

Pour une théorie de l'éditorialisation

Towards a Theory of Editorialisation

Marcello Vitali-Rosati



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/revuehn/371>

Éditeur

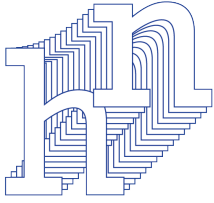
Humanistica

Référence électronique

Marcello Vitali-Rosati, « Pour une théorie de l'éditorialisation », *Humanités numériques* [En ligne], 1 | 2020, mis en ligne le 01 janvier 2020, consulté le 30 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/revuehn/371>



Les contenus de la revue *Humanités numériques* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.



Pour une théorie de l'éditorialisation *Towards a Theory of Editorialisation*

Marcello Vitali-Rosati

Résumés

Le fait numérique a été pensé et interprété pendant des dizaines d'années dans diverses perspectives disciplinaires : des *media studies* aux sciences de l'information et de la communication, en passant par la sociologie, la psychologie, les sciences politiques, etc. Cela n'est pas surprenant dès que l'on considère – avec Milad Doueïhi – que le « numérique » peut être pensé comme un phénomène culturel au sens large, touchant à l'ensemble de nos vies et remettant en cause la totalité de nos catégories conceptuelles.

L'expression « humanités numériques » peut en quelque sorte servir à signifier cette universalité du fait numérique : il est question de ce que devient l'humanité à l'époque du numérique. La même universalité est ce qu'aspire à prendre en compte une approche philosophique : au-delà de toute spécificité disciplinaire, le questionnement philosophique vise à comprendre un phénomène ou un fait dans l'ensemble de ses implications.

Cet article a l'ambition de partir du concept d'éditorialisation pour proposer une théorie philosophique du monde à l'époque du numérique. Une philosophie, donc, non pas « du numérique », car l'objet de la philosophie ne peut qu'être universel, mais plutôt une philosophie « à l'époque du numérique ».

The “digital turn” has been the object of many disciplinary interpretations: from media studies to the information and communication sciences, sociology, psychology, political sciences, and so on. This is not surprising if one considers –with Milad Doueïhi– that the “digital turn” can be conceived as a cultural phenomenon, affecting all aspects of our lives and calling into question all our conceptual categories.

The term “digital humanities” can somehow serve to signify this univer-

salité of the digital turn: it addresses the question of what humanity becomes in the digital age. Philosophy tries to take into account the same universality: beyond any disciplinary specificity, the philosophical questioning aims to understand a phenomenon or a fact in all its implications.

This paper starts from the concept of editorialisation to propose a philosophical theory of the world in the digital age. A philosophy therefore not “of the digital turn”, because the object of philosophy can only be universal, but rather a philosophy “in the digital age”.

Entrées d’index

MOTS-CLÉS : théorie des humanités numériques, philosophie, sciences de l’information et de la communication, autorité, éditorialisation, espace numérique, organisation des contenus, philosophie du numérique

KEYWORDS: theory of the digital humanities, philosophy, information and communication sciences, authority, editorialisation, digital space, content curation, philosophy of the digital

- 1 Le fait numérique a été pensé et interprété pendant des dizaines d’années depuis de nombreuses perspectives disciplinaires : des *media studies* – dans la continuité du travail de McLuhan (1966)¹ – aux sciences de la communication et de l’information – que l’institution française réunit ensemble en produisant des points de vue et des méthodologies originales et uniques² – en passant par la sociologie, la psychologie, les sciences politiques, etc. Cela n’est pas surprenant dès que l’on considère – avec Milad Doueïhi (2011) – que loin de ne représenter qu’un simple changement d’outils, le « numérique » peut être pensé comme un phénomène culturel au sens large, touchant à l’ensemble de nos vies et remettant en cause la totalité de nos catégories conceptuelles.
- 2 L’expression « humanités numériques » peut en quelque sorte servir à signifier cette universalité du fait numérique : il est question de ce que devient l’humanité à l’époque du numérique³. La même universalité est ce qu’aspire à prendre en compte une approche philosophique : au-delà de toute spécificité disciplinaire, le questionnement philosophique vise à comprendre un phénomène ou un fait dans l’ensemble de ses implications. Pour ce faire, l’approche philosophique est prête à mettre en question tout présupposé conceptuel, méthodologique et terminologique, et donc aussi disciplinaire.
- 3 Ce que je propose ici est une approche purement philosophique du fait numérique. Dans ce sens, il ne s’agit pas tellement de donner une définition au concept d’éditorialisation, mais plutôt de proposer une théorie de l’éditorialisation au sens d’une théorie générale du monde à l’époque du numérique. Une philosophie donc non pas « du numérique » car l’objet de la philosophie ne peut qu’être universel. Plutôt une philosophie « à l’époque du numérique ».
- 4 J’essaierai de démontrer dans ces pages de quelle manière on peut développer une telle théorie en se basant sur le concept d’« éditorialisation ».

⁵ Depuis une quinzaine d'années, ce terme connaît un succès grandissant dans la communauté scientifique, au sein de disciplines diverses – des sciences de la communication à la littérature, de la sociologie à la philosophie. Le concept apparaît pour la première fois en 2004 dans un article de Brigitte Guyot (2004), qui l'utilise pour se référer à la fois au dispositif de médiation entre une information et les usagers, et au processus de médiation lui-même. En 2007, Bruno Bachimont le reprend (Bachimont 2007) dans un chapitre de *L'Indexation multimédia* intitulé « Nouvelles tendances applicatives : de l'indexation à l'éditorialisation », où il aborde les caractéristiques de l'indexation à travers ce qu'il nomme « éditorialisation ». Toujours en 2007, Manuel Zacklad, dans le but de « distinguer différents types de documentarisation selon la division du travail de publication » (Zacklad 2007) assimile l'éditorialisation à ce qu'il appelle la « documentarisation éditoriale », à savoir le rôle de la fonction éditoriale dans la production d'un document. En 2008, Gérard Wormser et moi-même créons le laboratoire « Pratiques interdisciplinaires et circulation du savoir : vers une éditorialisation des SHS » à la Maison des sciences de l'homme Paris-Nord⁴. Malgré ce succès, ou peut-être grâce à ce succès, le terme est utilisé de plusieurs manières, parfois même contradictoires. Cet article vise à spécifier le sens que le terme « éditorialisation » acquiert dans le cadre d'une approche philosophique du fait numérique et à montrer de quelle manière ce concept peut être le point de départ pour une théorie générale du numérique⁵.

⁶ Cette théorie a l'ambition de questionner en particulier deux oppositions qui traversent l'histoire de la pensée : celle entre être et savoir et celle entre homme et machine. Ces deux oppositions semblent particulièrement problématiques aujourd'hui : dans les environnements numériques, il est en effet très difficile de séparer les deux pôles de chacune d'entre elles. La théorie de l'éditorialisation aspire à aller au-delà de ces dualismes en remettant en question leur fondement même. Pour ce faire elle s'inscrit dans une tradition longue⁶, dont le point de départ – quoique quelque peu arbitraire⁷ – peut-être identifié avec la construction des premières grandes bibliothèques pendant l'époque hellénistique.

Le rêve du savoir total

Étant responsable de la bibliothèque du roi, Démétrios de Phalère avait reçu beaucoup de moyens pour rassembler, dans la mesure du possible, tous les livres du monde⁸.

⁷ Rassembler tous les livres du monde, un rêve qui traverse toute notre histoire, une obsession millénaire. Le pseudo-Aristée en parle dans cette lettre du II^e siècle av. J.-C. – très connue pour être la première source à parler de la traduction de la Bible par les Septante. La bibliothèque d'Alexandrie – fondée au III^e siècle par Ptolémée I^{er} Sôter – est une des incarnations de ce rêve qui ont le plus marqué l'imaginaire collectif. Un rêve qui s'évanouit avec les flammes qui, toujours dans l'imaginaire collectif, détruisent la bibliothèque. Cet incendie, dont Canfora a démontré

l'impossibilité⁹, a probablement juste la fonction de limiter l'hybris du savoir absolu, de remettre les hommes à leur place, de les éloigner de la divinité.

⁸ Le projet de la bibliothèque universelle visait à rassembler tous les livres du monde pour posséder la totalité du savoir. Mais posséder les livres n'était pas suffisant : il fallait aussi les organiser. La période hellénistique a été profondément caractérisée par cette volonté de hiérarchisation et de catalogage. Héritiers d'Aristote, les intellectuels alexandrins sont des maniaques de l'organisation du savoir. C'est l'époque qui voit l'apparition des anthologies, dont l'une des plus connues est probablement la couronne de Méléagre, l'anthologie d'épigrammes qui constitue le cœur de ce qui deviendra l'Anthologie grecque. L'intellectuel ne se limite pas à récolter des textes, il les organise, il en soigne attentivement la disposition et l'organisation, comme s'il faisait une couronne de fleurs. Le préambule de la couronne de Méléagre tisse cette métaphore : « qui a tressé cette couronne de poètes¹⁰ ? » Chaque poète est associé à une fleur et Méléagre, en artiste floral savant et ingénieux, a su les mettre ensemble pour créer un tout cohérent.

⁹ Rassembler le savoir et l'organiser, voici le rêve dont Alexandrie est une des manifestations. La bibliothèque, comme le montre Canfora, est à la fois le bâtiment où les livres sont conservés et les livres eux-mêmes : de fait il n'y a pas un bâtiment dédié aux livres, ces livres se trouvent dans un édifice préexistant¹¹. L'architecture-bibliothèque est faite par les livres. C'est le début d'un processus de fusion entre architecture et savoir : on organise le savoir comme on organise la construction d'une maison. L'organisation matérielle des livres correspond à l'organisation du savoir. On pourrait dire qu'Alexandrie est un exemple de « *knowledge design* » pour utiliser l'expression de Jeffrey Schnapp (2011), ou alors de ce qu'on pourrait définir comme une « architecture de la connaissance¹² ».

¹⁰ Ce projet titanesque d'organiser dans un tout cohérent et structuré l'ensemble du savoir humain est la base – deux mille ans plus tard – du projet encyclopédique tel qu'imaginé par Diderot et d'Alembert. De cet ouvrage, « qui doit contenir un jour toutes les connoissances des hommes », les deux éditeurs affirment que « si les Anciens eussent exécuté une Encyclopédie, comme ils ont exécuté tant de grandes choses, & que ce Manuscrit se fût échappé seul de la fameuse Bibliothèque d'Alexandrie, il eût été capable de nous consoler de la perte des autres ». Le lien avec la grande Bibliothèque est là. L'Encyclopédie est une bibliothèque, comme ses éditeurs l'affirment à plusieurs reprises – « cet Ouvrage pourroit tenir lieu de Bibliothèque dans tous les genres à un homme du monde¹³ ». Il s'agit d'une bibliothèque parce qu'il rassemble la totalité du savoir en l'organisant de façon structurée. L'Encyclopédie reproduit l'architecture des connaissances qu'est la bibliothèque. Un arbre de la connaissance précède les entrées du dictionnaire, entrées qui essaient de reproduire cette architecture des connaissances en défiant l'ordre alphabétique grâce à l'emploi généralisé des « renvois » entre les articles. La fonction de ces renvois, comme le souligne bien Melançon (2004), est plus symbolique que pratique : le lecteur de l'époque aurait pu difficilement en profiter à cause du fait que leur forme était irrégulière, que souvent ils renvoyaient à des articles qui n'étaient pas encore parus, et que les volumes de l'Encyclopédie étaient très peu maniables. Les ren-

vois ne servent pas vraiment au lecteur pour « naviguer » dans l'Encyclopédie ; ils sont plutôt le signe d'une structure, d'une architecture. Melançon (2004) montre qu'avec les renvois Diderot et d'Alembert veulent organiser la matière encyclopédique de la même manière :

Qu'ils voulurent rapporter les articles à un arbre des connaissances et qu'ils conçurent un frontispice allégorique supposant une forte cohérence des domaines de la connaissance. (Melançon 2004, 150)

11 L'Encyclopédie est l'organisation architecturale de tout le savoir.

12 L'organisation systématique et organique des connaissances manifeste encore son caractère architectural dans le projet de Paul Otlet, par exemple, et elle devient discipline avec les sciences de l'information¹⁴. C'est dans ce cadre qu'émerge dans les années 1970 la notion d'« architecture de l'information » qui « fait référence à la nécessité d'une modélisation cohérente de l'information en amont pour que le concepteur puisse être à même de la représenter sous une forme graphique qui pourra elle-même être évaluée » (Broudoux, Chartron et Chaudiron 2013b, 14). Avec les développements de la technique au xx^e siècle la réalisation du projet d'une architecture globale des connaissances semble devenir encore plus faisable. Cette architecture grâce à la progressive miniaturisation des documents – d'abord avec les microfilms, ensuite avec les supports électroniques – pourrait s'actualiser dans l'espace d'un grand bureau – comme le Memex de Vannevar Bush en 1945 – et finalement dans un téléphone portable. Le projet de Tim Berners-Lee, par la quantité gigantesque des documents qu'il accueille aussi que par la complexité de sa structure architecturale qui permet une organisation organique d'un nombre potentiellement illimité de connaissances, semble être la réalisation du rêve du savoir absolu. Le Web est la bibliothèque exhaustive, où tout peut être trouvé et surtout où tous les contenus sont organisés dans un réseau organique et cohérent grâce à un langage de balisage universel – le HTML – et à un protocole standardisé d'échange de données – le HTTP.

13 Mais jusqu'ici l'architecture n'est qu'une métaphore, ou alors, comme dans le frontispice de l'Encyclopédie, une allégorie : il s'agit d'organiser et de structurer le temple de la connaissance. Cette métaphore nous renvoie à une rupture claire entre deux champs différents : celui de l'épistémologie et celui de l'ontologie. L'architecture de la connaissance – qu'elle se manifeste sous la forme du projet de la bibliothèque universelle ou de l'encyclopédie, qu'elle se définisse comme un *knowledge design* ou comme une architecture de l'information – vise à organiser l'espace du savoir. Cet espace est – ou aspire à être – homothétique par rapport au monde réel, mais il reste quand même séparé de ce dernier. Nous organisons ce que nous savons sur le monde.

14 Peut-on aller au-delà de cette rupture entre épistémologie et ontologie ? Est-ce possible de sortir de la métaphore ?

15 Il est évident que la volonté de rapprocher de plus en plus la connaissance du monde dont elle est connaissance accompagne dès le début le rêve du savoir total, ne serait-ce que parce que le sens même du savoir est d'avoir une contrepartie opérationnelle. Être capable de comprendre l'architecture du savoir signifie aussi être capable de comprendre l'architecture du monde et par ce biais être capable d'agir dans et sur le monde. L'aspect opérationnel de la connaissance est une caractéristique

claire de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert où on peut trouver les règles du jeu de dames et où Madame de Pompadour pouvait chercher des informations sur la composition d'un cosmétique (Melançon 2004, 148). « Le lecteur, déjouant les pièges de l'évidence en passant d'un article à l'autre grâce au système des renvois, apprend à faire de même dans le monde réel dont l'Encyclopédie se veut le miroir¹⁵. » Melançon (2004) souligne cet aspect opérationnel du savoir de l'Encyclopédie en affirmant que « [a]u lieu des lecteurs, il y aurait des usagers de l'Encyclopédie ». L'aspect contemplatif du savoir est remplacé par une volonté d'agir, le paradigme du savoir comme représentation du monde est remplacé par celui d'un savoir qui permet d'opérer. Nous pourrions dire que l'on passe d'un paradigme représentatif à un paradigme performatif et ce passage est souligné par l'emploi d'un terme comme « usager ». Il est intéressant de voir que dans les environnements numériques un tel passage a eu lieu avec les années : la notion de lecture semble progressivement perdre sa primauté pour laisser la place à la notion d'usage.

¹⁶ Ce changement d'interprétation peut se retrouver, pour ne donner qu'un exemple, dans la critique que Galloway (2012) porte contre les thèses de Manovich (2002). Le Web, affirme Galloway, ne peut plus être interprété en utilisant le paradigme des écrans – qui semblait être la base de l'analyse de Manovich quelques années avant. On ne regarde pas le Web, on agit sur le Web. Le dispositif de la vision – cher au savoir théorique qui était à la base de l'approche aristotélicienne – cède la place à l'action. La fusion entre savoir et monde devient presque totale.

¹⁷ Des exemples pourront illustrer cette idée. Le lecteur-usager de l'Encyclopédie, avons-nous dit, pouvait chercher dans l'ouvrage les règles du jeu des dames. L'entrée est par ailleurs rédigée par Diderot lui-même. On y lit :

Dames, (Jeu de) Le jeu de dames se joue avec les dames. Voyez les art. Dame & Damier. Il y a deux sortes principales de jeu de dames ; on appelle l'un les dames françoises, & l'autre les dames polonoises. Aux dames françoises, chaque joueur a douze dames ; aux dames polonoises, vingt. On commence le jeu par placer ses dames. Aux dames françoises le joueur A place ses douze dames sur les douze quarraux ou cases a, b, c, d, &c. & le joueur B, les douze siennes sur les douze cases 1, 2, 3, 4, 5, &c. fig. 1. Chaque joueur joue alternativement. Lorsque le joueur A a poussé une de ses dames, le joueur B en pousse une des siennes¹⁶.

¹⁸ Diderot continue à illustrer précisément les règles du jeu : la lecture de l'article est une véritable introduction au jeu et le lecteur, après la lecture, devrait être en mesure de commencer à jouer. Le savoir présenté a donc clairement un objectif opérationnel. Il ne s'agit pas seulement d'expliquer d'un point de vue théorique ce qu'est le jeu de dames et de placer cette activité dans un réseau global de connaissances – ce qui n'est par ailleurs pas réalisé, car la catégorie « jeu » n'est pas placée dans l'arbre – mais aussi de mettre le lecteur dans la condition de pouvoir concrètement jouer aux dames. Or dans le cadre d'une recherche qu'un usager pourrait faire sur le Web, bien évidemment, on retrouve la même structure : on peut retrouver des informations sur l'histoire, la théorie et la valeur culturelle du jeu, mais on peut aussi chercher les règles et les utiliser comme un manuel pour commencer à jouer. Mais ces règles sont aussi implémentées dans des algorithmes qui permettent, dans le même

espace, non seulement de les apprendre, mais aussi de jouer concrètement. Le savoir devient opérationnel lui-même. L'ordinateur est capable lui-même de produire l'espace de jeu – qui, dans le cas de l'Encyclopédie, devait être produit par le lecteur séparément de l'Encyclopédie elle-même, en achetant le jeu, en trouvant un autre joueur, en organisant un salon et une table pour pouvoir réellement jouer.

19 Un autre exemple très simple : dans le modèle pré-numérique le lecteur-usager peut consulter une brochure avec les horaires du métro parisien. Cette brochure lui donne des connaissances sur le monde – et plus précisément sur le métro parisien, ses lignes, etc. Sur la trace du projet encyclopédique, je peux imaginer un grand livre qui donne accès à tous les horaires de tous les transports du monde. Ce livre pourra sans doute donner à son lecteur des connaissances opérationnelles qui lui permettront d'être capable d'organiser un déplacement. Mais le déplacement se fera dans un espace autre : il devra aller acheter son billet quelque part, il se déplacera dans un espace qui est représenté par sa carte, mais qui ne correspond pas avec elle. Une application comme celle du métro parisien porte à une fusion de ces deux espaces : elle me permet non seulement d'avoir une connaissance sur les lignes et sur leur état en temps réel, mais aussi d'opérer sur ces lignes mêmes : en tant qu'utilisateur, je pourrai par exemple acheter le billet et donc faire en sorte qu'une place me soit réservée. Mais cela affectera la ligne elle-même : on pourrait imaginer qu'un algorithme calcule le nombre de passagers qui ont acheté des billets pour établir le nombre des rames et leur fréquence. Ce qui se passe dans l'espace numérique est aussi ce qui se passe dans l'espace non numérique, ou, pour être plus précis, il n'y a plus de différence entre les deux. Le développement progressif du Web des objets va dans ce sens : les URI sont comme des poignées qui permettent à l'utilisateur de saisir le monde et de l'organiser physiquement.

20 L'architecture en tant que geste d'organisation et de structuration ne concerne plus seulement les connaissances, mais le monde lui-même. On passe donc d'une architecture de la connaissance à une architecture de l'être. Nous sortons progressivement de la métaphore pour réaliser une fusion entre l'épistémologie et l'ontologie : en ligne, nous structurons le monde et non seulement ce que nous savons sur lui. On pourrait dire que l'épistémotecture est remplacée par une ontotecture.

21 Ce passage d'un paradigme épistémologique à un paradigme ontologique détermine un fort renouveau de l'intérêt pour la notion d'espace. Si l'architecture n'est pas une métaphore et que donc l'espace organisé via les dispositifs numériques n'est pas seulement l'espace de la connaissance, la question se pose de savoir ce qu'est cet espace et comment l'appréhender. Le fait qu'en 2007 Google, dont l'ambition originaire est justement d'avoir la fonction de structurer la totalité de la connaissance en un tout cohérent, achète une startup de cartographie numérique est un symptôme assez clair de la centralité de l'espace dans ce nouveau paradigme. Il ne s'agit pas seulement de structurer la connaissance, il s'agit de structurer le monde et donc de traiter la connaissance comme si elle était une partie intégrante de l'espace que nous habitons.

22 Cet empiètement d'espace et connaissance – et donc d'épistémologie et ontologie – détermine le dépassement de la première opposition citée en introduction. La fusion entre être et savoir devient donc la base de la

théorie de l'éditorialisation, qui n'est donc pas une théorie de la gestion des contenus ou de la communication de ces contenus, mais une théorie ontologique qui s'interroge sur le monde à l'époque du numérique.

Qu'est-ce que l'éditorialisation ?

23 Avant de définir ce qu'est l'éditorialisation, telle qu'elle s'est développée dans le cadre du travail ici présenté, il est nécessaire de préciser ce qu'elle n'est pas et de quelles théories – pourtant souvent très proches – elle se distingue.

24 Le concept d'éditorialisation a l'ambition de servir de base pour une théorie philosophique du monde à l'époque du numérique. Cette théorie prend comme prétexte les changements apportés par les technologies numériques pour mettre en question de façon générale l'ensemble de nos catégories conceptuelles pour penser le monde. Dans ce sens, l'éditorialisation essaie de donner une interprétation universelle et très formelle de ce qu'était l'édition : en d'autres termes, ce qu'on retient dans la théorie de l'éditorialisation du concept d'édition n'est absolument pas lié au sens que l'édition a par rapport à un cadre institutionnel précis et historiquement déterminé. L'idée d'édition, contenue dans le terme éditorialisation, doit être comprise dans la continuité de ce mouvement de fusion entre être et savoir que je viens d'esquisser. L'édition en tant que « maisons d'édition » ou en tant que métier n'intéresse donc pas directement la théorie que nous proposons ici.

25 En ce sens, la distinction entre différentes instances d'énonciation dans la production de contenus – celle qui est brillamment soulignée par exemple par le concept d'« énonciation éditoriale », tel que développé par Jeanneret et Souchier (2005) – n'est pas la préoccupation principale de la théorie de l'éditorialisation, qui essaie au contraire d'identifier une dynamique de production du monde – une dynamique ontologique – qui transcende l'identification de différents acteurs. Justement parce que, comme nous le verrons, l'éditorialisation souligne le fait que les acteurs présumés de la production de contenus – l'auteur, par exemple, ou l'éditeur, ou le lecteur – plutôt que des acteurs sont en réalité le produit du processus.

26 Dans ce sens, les approches théoriques qui se concentrent sur l'aspect communicationnel – notamment celle de Zacklad (2019) – ou sur la différence entre l'énonciation éditoriale et auctoriale partent d'un point de vue et répondent à des finalités herméneutiques très différents de ceux qui caractérisent la théorie de l'éditorialisation.

27 Bien évidemment, comme le démontre très bien Zacklad, si l'on se concentre sur l'aspect communicationnel, cela n'aurait pas de sens, heuristiquement, de « traiter les sujets comme des nœuds de même nature que ceux qui constituent les artefacts techniques » (Zacklad 2019).

28 Mais depuis une approche purement philosophique, l'intérêt est justement de questionner ce que peut être un « sujet ». Dans ce sens, les objectifs heuristiques sont complètement différents. Comme on le verra, la théorie de l'éditorialisation, en tant que théorie philosophique, devrait pouvoir mettre en question les concepts mêmes d'humain et d'humanité.

29 Mais venons-en aux définitions qui ont été proposées du concept.

30 On peut identifier trois définitions différentes de l'éditorialisation : la

première se veut restreinte – et se rapproche finalement de l'ensemble des théories que je viens de citer –, la seconde, plus générale¹⁷, tandis que la troisième tente de combiner les deux premières.

31 Selon la définition restreinte, l'éditorialisation désigne l'ensemble des appareils techniques (le réseau, les serveurs, les plateformes, les CMS, les algorithmes des moteurs de recherche), des structures (l'hypertexte, le multimédia, les métadonnées) et des pratiques (l'annotation, les commentaires, les recommandations via les réseaux sociaux) permettant de produire et d'organiser un contenu sur le Web (Vitali-Rosati 2014a). En d'autres termes, l'éditorialisation est une instance de mise en forme et de structuration d'un contenu dans un environnement numérique. On pourrait dire, en ce sens, que l'éditorialisation est ce que devient l'édition sous l'influence des technologies numériques.

32 Évidemment, cela a aussi un impact sur les contenus eux-mêmes : le concept d'éditorialisation souligne comment la technologie façonne les contenus. Selon cette définition, on serait tenté d'assimiler l'éditorialisation à la curation des contenus (*digital curation*) – qui désigne le processus d'organisation des contenus dans un environnement numérique déterminé. Mais il y a une distinction fondamentale entre les deux processus : le concept d'éditorialisation implique une dimension culturelle qui n'est pas présente dans l'idée de curation. Cette dernière renvoie plutôt aux pratiques visant à rassembler, organiser et afficher des contenus dans un environnement donné – ce qui met d'abord l'accent sur l'ensemble des compétences nécessaires pour réaliser une bonne curation. En revanche, l'éditorialisation fait référence à la façon qu'ont les outils, les pratiques émergentes et les structures déterminées par les outils d'engendrer une relation différente avec les contenus eux-mêmes. On pourrait dire que la curation désigne l'action d'un individu spécifique ou d'un groupe d'individus défini, tandis que l'éditorialisation met l'accent sur la façon dont cette action est structurée par les caractéristiques de l'environnement numérique. Il faut enfin souligner que ces caractéristiques ne sont pas seulement techniques, mais aussi culturelles.

33 Un exemple nous permettra de mieux saisir cette première définition. Imaginons que nous disposons d'un ensemble d'informations sur une maladie particulière – disons, la grippe aviaire. Nous avons à notre disposition une description et un historique de la maladie, des données sur la pandémie, une liste des types de grippe, des statistiques sur les taux de mortalité, des conseils pour prévenir la contamination, etc. Le gouvernement français pourrait décider de créer une plateforme pour diffuser ces informations auprès des citoyens. À cette fin, un groupe d'experts serait appelé à éditer ces contenus (*content curation*) : ils éditeraient ces textes et les adapteraient au public cible, ils choisiraient des formes d'affichage des données (graphiques, tableaux, etc.), ils structureraient la plateforme et travailleraient sur son ergonomie – peut-être créeraient-ils même des profils Twitter et Facebook pour promouvoir et publiciser la plateforme. Toutes ces actions relèvent de la curation des contenus. Cette plateforme comptera sur des usagers pour interagir avec elle, commenter les informations et pourquoi pas relayer à leur tour ces contenus sur les réseaux sociaux. Ces usagers réutiliseront probablement une partie des informations sur d'autres plateformes et posteront des liens vers celle-ci sur d'autres sites. La plateforme sera indexée par des moteurs de recherche et des algorithmes la classeront dans des listes

hiérarchiques. Elle occupera une position particulière sur le Web : une position symbolique plus ou moins visible, plus ou moins importante et plus ou moins fiable. Ces aspects seront en évolution constante pendant les jours, les semaines, les mois et les années suivant la publication de la plateforme. C'est ce processus que l'on peut appeler éditorialisation dans le premier sens du mot. L'ensemble de tous ces éléments structure les contenus et leur donne leur signification. On pourrait donc dire que la curation des contenus est un des éléments du processus d'éditorialisation, tandis que cette dernière désigne le processus dans son intégralité, prenant en considération tous les aspects de la production d'un contenu et du sens que ce contenu acquiert au sein d'une culture.

34 En conséquence, l'éditorialisation façonne et structure les contenus sans se limiter à un contexte fermé et bien défini (comme une revue) ou à un groupe prédéfini d'individus (comme les éditeurs). Elle implique une ouverture de l'espace (plusieurs plateformes) et du temps (plusieurs contributions différentes, à des moments distincts). Cette ouverture est l'une des différences principales entre curation et éditorialisation et elle est aussi ce qui différencie l'éditorialisation de l'édition traditionnelle.

35 L'ouverture de l'éditorialisation par rapport à l'édition papier détermine une certaine perte de contrôle de l'écrivain comme de l'éditeur sur le contenu. En effet, tous deux ne sont plus que des acteurs parmi d'autres du processus éditorial, qui s'élargit considérablement.

36 Considérons un deuxième exemple : la publication d'un article académique. L'équipe éditoriale d'une revue en ligne travaille à l'édition d'un article et le publie. Elle corrige le texte, le met en forme, le balise (en HTML ou en XML, par exemple), elle édite les métadonnées et, finalement, elle le publie sur la plateforme de la revue. Ce travail ne diffère pas tellement du processus d'édition sur papier. Mais dans un environnement numérique, ce travail n'est que le début d'un processus bien plus long. La vie de l'article, sa visibilité et sa circulation dépendent d'une structure plus complexe qui comprend des commentaires, des citations, des réutilisations et des indexations. Le fait que Google, par exemple, place l'article au début d'une liste de résultats est comparable à sa mention sur la couverture d'une revue papier, ou au fait que la revue dans laquelle il est publié soit placée en vitrine d'une librairie. On pourrait certes objecter que certains des aspects de l'édition papier sont aussi incontrôlés – le placement dans la vitrine d'une librairie, par exemple, ne dépend pas de l'auteur ou de l'éditeur – mais le degré de contrôle a clairement changé dans l'espace numérique.

37 Cette première définition, comme je l'ai dit, peut être comprise dans la continuité des travaux sur le document et sur la fonction de l'édition dans la structuration de ce document. Comme le suggère Zacklad (2019), on pourrait assimiler cette première définition à la « redocumentarisation ». Si cette première définition essaie déjà de comprendre l'éditorialisation en un sens plus large que l'énonciation éditoriale ou la documentarisation éditoriale – car elle essaie justement de regarder le processus comme un tout au lieu de le considérer par rapport à ses différentes composantes –, elle comprend cependant une limite évidente, puisqu'elle considère l'environnement numérique comme un espace séparé. Il s'agit d'une définition centrée sur le Web, qui ne prend pas en considération l'hybridation entre l'espace numérique et l'espace prénumérique¹⁸. Cette définition néglige donc la progressive fusion entre le

paradigme épistémologique et le paradigme ontologique que nous avons soulignée. Dans cette première définition, l'éditorialisation reste une sorte d'architecture des connaissances – le *knowledge design* de Schnapp, la redocumentarisation de Zacklad.

38 Cette définition reste finalement très dualiste : d'une part l'humain, de l'autre la machine qui structure et détermine les actions humaines. D'une part le monde, de l'autre le savoir sur le monde.

39 La deuxième définition est une extension de la première qui se base sur l'idée que l'espace numérique implique une superposition et, finalement, une fusion entre discours et réalité. Dans un monde numérique connecté, exister signifie être éditorialisé. En effet, dans l'espace numérique, un objet doit être connecté et mis en relation avec les autres objets pour exister. Par exemple, pour qu'un restaurant existe, il doit se trouver sur TripAdvisor, sur Google Maps, ou sur une autre plateforme qui spécifie sa relation avec d'autres restaurants, un territoire, etc., tout en le rendant visible. Pour qu'une personne existe dans l'espace numérique, elle doit avoir un profil sur Facebook, sur Twitter, sur LinkedIn ou sur une autre plateforme qui puisse l'identifier et la rendre visible. L'éditorialisation devient donc une condition d'existence. Or, sur la base de cette idée, éditorialiser ne signifie pas seulement produire des contenus, mais aussi produire la réalité elle-même. Selon cette définition très large, l'éditorialisation désigne l'ensemble des formes collectives de négociation du réel. En d'autres termes, l'éditorialisation est l'ensemble de nos pratiques sociales qui nous permettent de comprendre, d'organiser, d'interpréter et de produire le monde. Le fait que nous vivons dans un espace de plus en plus numérique suggère que toutes ces pratiques ont lieu elles aussi dans l'espace numérique – ce qui signifie, en somme, que toute pratique visant à comprendre, à organiser ou à interpréter le monde est un acte d'éditorialisation.

40 Cette deuxième définition présente l'inconvénient inverse de la première : elle est trop générale et même trop vague. Selon cette acception, il est difficile en effet d'imaginer quelque chose qui ne soit pas de l'éditorialisation. Cette définition risque donc de devenir inopérante. Toutefois, une analyse plus attentive révèle que ces deux premières acceptions peuvent être synthétisées en une définition plus opérationnelle. On peut prendre en compte toutes les actions de production de contenus en ligne – sur le Web ou sur d'autres formes d'environnement connectés (comme les applications mobiles) – en les comprenant comme des fonctions de structuration du réel. En ce sens, on peut définir l'éditorialisation comme un ensemble d'actions collectives et individuelles, qui ont lieu dans un environnement numérique en ligne, et qui ont pour objectif de structurer notre façon de comprendre, d'organiser et d'interpréter le monde. Ces actions sont façonnées par l'environnement numérique dans lequel elles se réalisent : l'éditorialisation, comme souligné par la première définition, ne prend pas seulement en compte ce que les usagers font, mais aussi comment leurs actions sont déterminées et orientées par un environnement particulier. Il est important de souligner que si nous comprenons le mot « numérique » dans un sens culturel, l'espace numérique est notre espace principal, l'espace dans lequel nous vivons, et pas seulement l'espace du Web ou des objets en ligne. Cela nous permet de faire la distinction entre différents environnements numériques – comme le Web ou d'autres environnements connectés – et l'espace nu-

mérique, qui est le résultat de l'hybridation de ces environnements avec la totalité de notre monde. Ces considérations nous permettent de modifier notre définition pour arriver à une formulation plus convaincante :

L'éditorialisation désigne l'ensemble des dynamiques qui produisent et structurent l'espace numérique. Ces dynamiques sont les interactions des actions individuelles et collectives avec un environnement numérique particulier.

41 Le changement de paradigme remet la notion d'espace au centre et impose de penser l'éditorialisation comme un acte architectural véritable – et non métaphorique. L'éditorialisation vient alors désigner l'ensemble des dynamiques – soit les interactions des actions individuelles et collectives avec un environnement numérique particulier – qui produisent et structurent l'espace dans lequel nous vivons.

42 En d'autres mots, encore une fois, nous n'éditorialisons pas des contenus ou des informations à propos du monde, nous éditorialisons le monde lui-même. L'éditorialisation est une architecture de l'être, une ontotecture.

Une nouvelle définition

43 Cette dernière définition est celle que j'ai donnée dans un article de 2016 (Vitali-Rosati 2016) où je proposais un premier état de l'art sur la théorie de l'éditorialisation. Dans les dernières années, il est apparu évident que cette définition présente encore un problème : elle reste fondamentalement anthropocentrique. L'éditorialisation telle que je l'ai définie en 2016, en somme, nous permet peut-être d'aller au-delà de l'opposition entre être et savoir, mais elle reste fondamentalement prise dans l'opposition entre homme et machine.

44 J'arrive ici à la thématique qui nous intéresse en tant que *digital humanists*. La notion de *Digital Humanities* pose en effet de façon renouvelée la question de la définition de l'humain et de son rapport avec la technique et les machines. La locution *digital humanities* semble au premier abord un oxymoron en ce qu'elle met ensemble les deux pôles de l'opposition entre humain et machine. La difficulté de la traduction française met encore plus en évidence cette tension implicite dans la locution : des humanités numériques (alors qu'une traduction plus exacte devrait plutôt se référer aux « sciences humaines numériques »). Le *topos* de l'humain non quantifiable qui a des sentiments et une vie qui ne peut pas se réduire à un calcul se trouve balayé par cette expression qui remet ensemble les deux dimensions.

45 L'explosion du fait numérique, plus en général, pousse des auteurs comme M. Doueïhi à affirmer que plus que d'humanités numériques il faudrait parler d'un véritable « humanisme numérique » (Doueïhi 2011), car le numérique ne peut pas être considéré comme un simple ensemble d'outils, mais il est plutôt une culture à part entière qui change notre rapport au monde et finalement notre manière d'être humains. Dans une direction semblable va tout un pan de réflexions sur le statut de l'humain par rapport aux développements technologiques que l'on re-

trouve souvent regroupées sous l'étiquette de « posthumanisme », étiquette complexe et ambiguë, car elle assimile des approches profondément différentes et même souvent contradictoires.

46 Nous irons ici dans la direction de Karen Barad qui comprend le posthumanisme comme une catégorie qui permet de penser au-delà de l'opposition entre humain et non humain :

My posthumanist account calls into question the givenness of the differential categories of human and nonhuman, examining the practices through which these differential boundaries are stabilized and destabilized. (Barad 2007, 66)

47 Le concept de posthumanisme n'est donc pas une invitation à dépasser l'humain pour aller vers une humanité augmentée – ce qui serait le vœu de certaines interprétations qu'on pourrait qualifier de transhumanistes – mais de questionner la catégorie même d'humain et sa relation avec le non-humain.

48 Dans le même sens on peut lire le travail de Cary Wolfe qui affirme clairement, en appuyant les thèses de Katherine Hayles (1999), que

posthumanism in my sense isn't posthuman at all – in the sense of being « after » our embodiment has been transcended – but is only posthumanist, in the sense that it opposes the fantasies of disembodiment and autonomy, inherited from humanism itself. (Wolfe 2010 XV)

49 Aujourd'hui, au vu des considérations précédentes, j'aurais tendance à revoir la deuxième partie de la définition d'éditorialisation. En effet même si cette définition avait l'aspiration d'aller au-delà de l'opposition homme-machine, elle se limitait à parler d'une interaction d'actions avec un environnement. On pourrait interpréter cette définition en disant qu'il y a finalement des êtres humains qui interagissent avec des machines. Or ce n'est pas ce que veut exprimer la théorie de l'éditorialisation. Il n'y a pas des individus, des collectivités et des environnements numériques qui interagissent et donnent lieu à l'espace numérique. Il y a plutôt un espace qui est le résultat dynamique d'un ensemble d'interactions entre forces différentes. De ces interactions émergent après coup des individus, des collectivités et des environnements numériques.

50 On pourrait donc revoir ma définition en disant que :

L'éditorialisation est l'ensemble des dynamiques qui constituent l'espace numérique et qui permettent, à partir de cette constitution, l'émergence du sens. Ces dynamiques sont le résultat de forces et d'actions différentes qui déterminent après coup l'apparition et l'identification d'objets particuliers (personnes, communautés, algorithmes, plateformes...).

51 En ce sens, l'éditorialisation peut être pensée comme l'ensemble des conditions matérielles de médiation qui déterminent l'émergence d'un monde. L'éditorialisation est un accès au monde qui se fait avec le monde lui-même.

52 Un exemple pourra éclaircir la définition. Un individu X est le résultat d'une série de dynamiques qui définissent cet individu et le font apparaître. X est ce qui émerge d'un processus toujours en mouvement qui implique des forces et des actions différentes : des algorithmes, des clics, des agencements de données qui font en sorte que la requête X sur

Google donne un certain résultat, que les profils de X dans les différentes plateformes soient plus ou moins visibles, affichés d'une manière ou d'une autre, et que, finalement, X est cette personne particulière.

53 Ces dynamiques sont des médiations inscrites et matérielles : exactement comme je peux penser X, de la même manière, l'environnement numérique pense X – ou, mieux, les environnements numériques pensent X. X existe via cette pensée. L'accès à X et son être sont la même chose. Sauf que cet accès n'est pas humain, il est là, inscrit, matériel concret, même sans nous.

Les caractéristiques de l'éditorialisation

54 Afin de mieux comprendre la nature de l'éditorialisation, nous pouvons en analyser cinq caractéristiques qui me semblent les plus importantes : sa nature processuelle, sa nature performative, sa nature ontologique, sa nature multiple et, enfin, sa nature collective. Tentons de définir ces attributs¹⁹.

55 En premier lieu, l'éditorialisation est un processus. Plus précisément, c'est un processus ouvert. L'éditorialisation est une série d'actions en mouvement qui n'ont ni un commencement ni une fin bien définis. Tout processus d'éditorialisation est toujours en cours : il est toujours dans une dynamique de mouvement. La nature processuelle de l'éditorialisation rend très difficile l'identification et l'isolement d'un acte d'éditorialisation unique et particulier : chaque processus d'éditorialisation est lié d'une certaine façon à d'autres, et il est impossible de délimiter exactement une chaîne précise d'actions.

56 En deuxième lieu, l'éditorialisation est performative²⁰ pour deux raisons majeures : d'abord, il s'agit d'un processus qui ne suit aucun schéma prédéfini : par ailleurs, ce processus produit du réel bien plus qu'il ne le représente. L'éditorialisation est en effet un processus ouvert. L'éditorialisation ne suit pas un protocole prédéfini, et les différentes étapes du processus sont décidées au fur et à mesure. En même temps, un processus particulier d'éditorialisation peut devenir normatif, lorsqu'il sert à son tour de modèle pour d'autres processus. L'éditorialisation crée ses propres normes de façon performative. On pourrait objecter que les plateformes numériques prédéterminent le processus, que le fait de poster des photos sur Facebook, par exemple, implique la façon dont la plateforme détermine les comportements et même le processus de publication dans son ensemble. C'est tout à fait exact, mais la multiplication des usages détournés des plateformes démontre qu'il est très facile de contourner le schéma de celles-ci. Le hashtag de Twitter constitue un exemple assez significatif de cette performativité propre à l'éditorialisation : le processus prend une forme particulière qui n'était pas prévue, ni même prévisible, et cette forme devient une norme. Dans ce sens la différence entre actions humaines et normativité du dispositif devient floue et même non pertinente : on va justement au-delà de l'opposition entre homme et machine.

57 Autre élément révélateur du paradigme performatif de l'éditorialisation : sa nature opérationnelle. L'éditorialisation est un acte performatif dans le sens où elle tend à agir sur le réel plutôt qu'elle ne le représente. Nous lisons et nous écrivons dans l'espace numérique – et en particulier sur le Web – mais la majeure partie de nos lectures et de notre écriture

s'effectue à des fins opérationnelles précises. Envisageons par exemple le cas d'un commentaire rédigé sur TripAdvisor. Nous pourrions sans aucun doute placer cette action dans un paradigme représentationnel : le commentaire représente en effet le restaurant. Conformément au paradigme de la représentation, nous retrouvons un signifiant (le commentaire) et un référent (le restaurant). Mais cette interprétation ne rend pas compte de la nature exacte de ces pratiques : écrire un commentaire, c'est en effet aussi produire le restaurant lui-même. Le commentaire est un moyen de caractériser le restaurant, de le rendre plus ou moins visible, par exemple, ou de déterminer s'il s'agit d'un restaurant de viande ou de poisson. Écrire un commentaire sur un restaurant, c'est, d'une certaine manière, le faire exister. En fonction de son classement et de ses commentaires, le restaurant occupera une place singulière dans l'espace de TripAdvisor – d'une façon finalement pas si différente que s'il déménageait dans la même rue. Si l'on veut dire ce qu'est le restaurant en question, nous devons inclure de nombreux facteurs, notamment sa localisation (son adresse dans le monde physique), le nom de ses propriétaires, son menu, mais aussi sa position sur TripAdvisor, sa visibilité sur Google, et l'ensemble des commentaires publiés à son propos sur les plateformes en ligne. L'éditorialisation contribue alors à la production du restaurant, car elle est partie prenante de son existence²¹.

58 Ces considérations nous révèlent la troisième et la quatrième caractéristiques de l'éditorialisation : sa nature ontologique et sa nature multiple. D'un point de vue ontologique l'éditorialisation est une façon de produire le réel et non un moyen de le représenter. Dans ce sens, la théorie de l'éditorialisation dépasse l'opposition entre être et savoir. Et cela détermine la nature multiple de l'éditorialisation : si chaque acte d'éditorialisation produit du réel, alors le réel doit être multiple puisqu'il existe plusieurs actes d'éditorialisation.

59 Enfin, la dernière caractéristique de l'éditorialisation est sa nature collective²². L'éditorialisation n'est pas l'action d'une seule personne, ni même d'un groupe prédéterminé : l'acteur ou les acteurs de l'éditorialisation font toujours partie d'une collectivité ouverte et cette collectivité ne doit pas être limitée à une collectivité humaine. Sans action collective, l'éditorialisation est impossible : l'action individuelle – même si elle est réalisée par une entreprise aussi importante que Google – ne peut jamais produire d'éditorialisation.

60 Examinons de plus près le cas de Google. On pourrait croire que Google structure ses contenus de façon précise, sans prendre en compte les réactions de ses usagers. Ce modèle serait en quelque sorte « googlo-centrique », puisque le seul acteur à décider de l'organisation des contenus est l'entreprise qui conçoit les algorithmes. Mais cet argument ne tient pas, pour trois raisons au moins : en premier lieu, si personne n'utilise Google, l'algorithme ne peut produire d'éditorialisation. Google ne peut structurer des contenus que parce que des internautes l'utilisent. Un moteur de recherche qui n'est pas utilisé n'a nullement le pouvoir de structurer les contenus, puisque cette structure resterait abstraite, serait lettre morte, soit une structure quasi inexistante, puisque personne ne la verrait. Le pouvoir de Google dépend du nombre d'internautes – aujourd'hui titanesque – qui en fait usage, et c'est en cela que la hiérarchie proposée par le moteur de recherche acquiert sa fonction structurante. Une page gagne en visibilité parce que Google l'indexe

et parce que les internautes utilisent Google pour la trouver. En second lieu, l'algorithme n'est pas statique : il évolue en fonction des pratiques et des usages. Google doit adapter son algorithme aux usages des internautes, afin d'éviter qu'il ne devienne obsolète. C'est pourquoi l'étude des comportements des usagers est à ce point essentielle pour l'entreprise, qui peut ainsi répondre à leurs besoins, voire les anticiper. Les actions des internautes affectent donc directement l'algorithme. En troisième lieu enfin, l'algorithme est basé sur un certain nombre de valeurs culturelles prédéterminées par une négociation collective. Ainsi que l'a démontré Dominique Cardon (2013), PageRank est basé sur le principe de l'indice de citation, lui-même développé au sein de la communauté académique : sans les interactions collectives de la communauté, ces valeurs n'existeraient pas. Google est finalement le résultat d'une série de dynamiques complexes – des actions, des événements, des structures spatiales, etc. – qui font ensuite émerger comme un après-coup la plateforme, les usagers, les algorithmes, etc.

61 La création d'un profil Facebook démontre elle aussi que l'éditorialisation n'est jamais un processus individuel, mais qu'elle implique au contraire une collectivité. Quand il se crée un profil sur Facebook, l'utilisateur serait tenté de croire qu'il est le seul acteur de cet acte de création : je peux me définir comme je l'entends. Cette idée a été plutôt bien illustrée dans un célèbre dessin des années 1990, où un chien assis devant un ordinateur annonce « Sur Internet, personne ne sait que vous êtes un chien ». L'idée de ce dessin consistait à dire que nous étions complètement libres de construire notre identité selon notre bon vouloir. L'identité virtuelle²³ apparaissait en effet alors comme la réalisation d'un fantasme d'autodétermination : avoir le pouvoir de se réinventer de manière autonome. Le problème était alors le risque d'un excès d'autodétermination : sur Internet, chacun pouvait prétendre être ce qu'il n'était pas.

62 Ce fantasme d'autodétermination est cependant largement erroné. Ainsi que l'ont démontré de nombreux chercheurs, plusieurs facteurs déterminent notre façon de construire nos profils : l'« affordance » de la plateforme, son influence sur le comportement des usagers, les pratiques de ceux-ci. Il est évident, par exemple, que Facebook détermine la façon dont je crée mon profil. La plateforme est normative parce qu'elle me demande une série d'informations et d'actions très précises. C'est la plateforme qui décide ce que j'ai à dire à propos de moi et comment le dire, ce qui est important et ce qui ne l'est pas, à quelle fréquence et à qui j'écris. Ces valeurs sont prédéterminées par la plateforme. La plateforme, en outre, rassemble des données sur les usagers, les cible avec sa publicité, en analyse et en oriente profondément les comportements. Et au-delà de ces déterminations se trouve aussi un ensemble de pratiques collectives et d'usages qui jouent un rôle crucial dans la construction de mon profil : si je suis cette image que je choisis et le statut que j'écris, je suis aussi le nombre d'amis que j'ai, les commentaires que mes amis écrivent à mon propos, les images de moi que les autres usagers publient et identifient et même la réutilisation de ces images sur d'autres plateformes, dans d'autres contextes.

63 Encore une fois, le modèle antidualiste nous aide à donner une interprétation de ce phénomène. Au lieu de penser qu'il y a un usager, une plateforme et un groupe d'autres usagers – la communauté Facebook –,

on doit se concentrer sur le processus dynamique d'éditorialisation qui consiste en une série d'actions et de forces qui déterminent, après coup, l'émergence d'une identité d'une plateforme et d'une communauté qui ne sont que le fruit de la cristallisation de cette dynamique.

64

Si l'on veut bien saisir le concept d'éditorialisation, il est important de comprendre un problème crucial : le fait que l'éditorialisation soit collective ne signifie pas pour autant que ce qu'elle produit est « commun » (*common*) à tout un chacun. Dans le cas de Google et Facebook par exemple, la dimension collective ne saurait impliquer qu'à la fin du processus d'éditorialisation nous obtenons un objet partagé par tous (*common*) : les données, les informations et les contenus sont la propriété d'une compagnie privée et cette compagnie décide comment ces données sont produites et à quelles fins elles sont utilisées. Certains cas d'éditorialisation – Wikipédia, par exemple – portent à croire qu'un bien commun a été créé – bien qu'il soit difficile de séparer une plateforme des autres et que la visibilité tout comme l'efficacité de Wikipédia dépend du référencement et de l'indexation par Google. La question que l'on pourrait se poser est alors la suivante : comment faire de l'espace numérique un espace public ?

Pour une philosophie politique de l'éditorialisation

65

Davantage qu'un néologisme forgé pour marquer le passage au numérique, le concept d'éditorialisation vient répondre à des problématiques posées par ce nouveau modèle. Il est en effet essentiel de souligner, au terme de ce travail de définition, à quel point la notion d'éditorialisation peut changer notre manière d'habiter l'espace numérique. Parce qu'elle en souligne la structure, l'éditorialisation nous donne la possibilité de comprendre l'espace numérique et de comprendre le sens de nos actions dans cet espace : elle nous révèle les rapports entre les objets, les dynamiques, les forces, les dispositifs de pouvoir, les sources d'autorité. Mais comment la théorie de l'éditorialisation peut-elle concrètement changer nos pratiques ?

66

Sur la base du dépassement des deux oppositions que j'ai citées en ouverture de ce texte, je soulignerai en clôture deux perspectives ouvertes par la théorie de l'éditorialisation :

1. S'il n'y a pas d'opposition entre être et savoir, alors notre monde est un produit des dynamiques d'éditorialisation. Cela a plusieurs conséquences. En premier lieu ce constat est une invitation à une prise collective de responsabilité : l'espace numérique n'est pas un espace parallèle, c'est l'espace principal de notre vie, ou, pour être plus précis, l'espace où nos vies émergent. Il devient fondamental donc de veiller à que cet espace promeuve – ou du moins permette – les valeurs auxquelles nous sommes attachés – peu importe de quelles valeurs il s'agit. Il me semble indispensable d'agir pour faire en sorte que les dynamiques d'éditorialisation puissent produire des espaces hétérogènes – pour garantir la possibilité de la pluralité des points de vue – et communs. L'analyse des forces en jeu dans les processus d'éditorialisation est un bon point de départ pour atteindre ces objectifs. La littérature numérique devient donc une condition de possibilité pour

éviter de devenir des pantins animés seulement par les contraintes et les déterminations des forces qui agencent notre espace²⁴. La théorie de l'éditorialisation peut apporter un certain optimisme par rapport à ce risque, justement parce qu'elle souligne que la complexité des dynamiques d'éditorialisation ne peut pas être réduite à la volonté de quelques acteurs – même très puissants économiquement ou politiquement. L'analyse de cette complexité – et une compréhension diversifiée de son fonctionnement – pourrait devenir le pivot pour des actions d'émancipation. C'est pourquoi nous pouvons dès lors œuvrer en faveur du développement d'une véritable philosophie politique de l'éditorialisation.

2. Le dépassement de l'opposition entre homme et machine devrait permettre l'ouverture de nouvelles perspectives de recherche et d'engagement pour la recherche en sciences humaines dans un sens possible posthumaniste. Cela serait profitable en particulier dans le vaste domaine des humanités numériques dont un des objectifs pourrait justement être de remettre en question le fondement des valeurs humanistes auxquelles le nom même renvoie. Une telle démarche permettrait de penser des fondements nouveaux à de problèmes éthiques et politiques qui ont été au centre de la réflexion du xx^e siècle : les rapports entre genres, entre espèces, la fonction de l'humanité dans un monde marqué par de graves problèmes environnementaux...

67

C'est ainsi que la théorie de l'éditorialisation, en tant qu'approche générale du monde numérique, pourrait acquérir le statut d'une véritable philosophie à l'époque du numérique.

Bibliographie

- Bachimont, Bruno. 2007. « Nouvelles tendances applicatives : de l'indexation à l'éditorialisation ». Dans *L'Indexation multimédia*, édité par Patrick Gros, Paris : Lavoisier.
- Barad, Karen. 2007. *Meeting the Universe Halfway : Quantum Physics and the Entanglement of Matter and Meaning*. 2^e édition. Durham : Duke University Press Books.
- Bolter, J. David et Richard A. Grusin. 2000. *Remediation : Understanding New Media*. Cambridge, Mass. : MIT Press.
- Bourguinat, Élisabeth. 1998. *Le Siècle du persiflage 1734-1789. Perspectives littéraires*. Paris : Presses universitaires de France.
- Broudoux, Évelyne, Ghislaine Chartron et Stéphane Chaudiron. 2013. « L'architecture de l'information : quelle réalité conceptuelle ? » *Études de communication. Langages, information, médiations* 41 : 13-30. <https://doi.org/10.4000/edc.5379>.
- Canfora, Luciano. 2015. *La Biblioteca Scomparsa*. Palermo : Sellerio.
- Crozat, Stéphane, Bruno Bachimont, Isabelle Cailleau, Serge Bouchardon et Ludovic Gaillard. 2011. « Éléments pour une théorie opérationnelle de l'écriture numérique ». *Document numérique* 14 (3) : 9-33. <https://www.cairn.info/revue-document-numerique-2011-3-page-9.htm>.
- Doueïhi, Milad. 2011. *Pour un humanisme numérique*. Paris : Seuil.
- Gac, Roberto. 2012. « Bakhtine, le roman et l'intertexte ». *Sens public*. <http://www.sens-public.org/article1007.html>.
- Gac, Roberto. 2016. « Éditorialisation et littérature ». *Sens public*. <http://www.sens-public.org/article1185.html>.
- Galloway, Alexander R. 2012. *The Interface Effect*. Cambridge, UK : Polity Press.

Guyot, Brigitte. 2004. « Sciences de l'information et activité professionnelle. Information Science and Organization ». *Hermès, la revue* 38 : 38-45. [https://www.cairn.info/summary.php?ID_ARTICLE=HERM_038_0038](https://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=HERM_038_0038).

Hayles, N. Katherine. 1999. *How We Became Posthuman. Virtual Bodies in Cybernetics, Literature, and Information*. Chicago, Ill. : University of Chicago Press.

Jeanneret, Yves. 2004. « Le procès de numérisation de la culture : un défi pour la pensée du texte ». *Protée* 32 (2) : 9. <https://doi.org/10.7202/011168ar>.

Jeanneret, Yves. 2007. *Y a-t-il (vraiment) des technologies de l'information ?* Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion.

Jeanneret, Yves et Emmanuël Souchier. 2005. « L'énonciation éditoriale dans les écrits d'écran ». *Communication & langages* 145 (1) : 3-15. <https://doi.org/10.3406/colan.2005.3351>.

Le Deuff, Olivier, éd. 2014. *Le Temps des humanités digitales : la mutation des sciences humaines et sociales*. Limoges : Fyp éditions.

Lessig, Lawrence. 2006. *Code. Version 2.0*. New York : Basic Books.

Manovich, Lev. 2002. *The Language of New Media*. Cambridge, Mass. : MIT Press.

McLuhan, Marshall. 1966. *Understanding Media*. New York : Signet.

Melançon, Benoît. 2004. « Sommes-nous les premiers lecteurs de l'Encyclopédie ? » Dans *Les Défis de la publication sur le Web : hyperlectures, cybertextes et méta-éditions*, édité par Jean-Michel Salaün et Christian Vandendorpe, 145-165. Lyon : Presses de l'Enssib.

Merzeau, Louise. 2009. « Du signe à la trace : l'information sur mesure ». *Hermès, la revue* 53 : 21-29. <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2009-1-page-21.htm>.

Merzeau, Louise. 2013. « Twitter : une machine à fabriquer de l'autorité ». Dans *Twitter, un monde tout petit ?*, édité par Gabriel Gallezot et Nicolas Pélissier. Paris : L'Harmattan.

Merzeau, Louise. 2014. « Éditorialisation collaborative d'un événement ». *Communication & Organisation* 43 (1) : 105-122. http://www.cairn.info/summary.php?ID_ARTICLE=COMOR_043_0105.

Morozov, Evgeny. 2012. *The Net Delusion : The Dark Side of Internet Freedom*. New York : PublicAffairs.

O'Donnell, Daniel Paul. 2015. « A "Thought Piece" on Digital Space as Simulation and the Loss of the Original ». *Dpod Blog*. 11 février. <http://dpod.kakelbont.ca/2015/02/11/a-thought-piece-on-digital-space-as-simulation-and-the-loss-of-the-original/>.

Petit, Victor et Serge Bouchardon. 2017. « L'écriture numérique ou l'écriture selon les machines. Enjeux philosophiques et pédagogiques ». *Communication & langages* 191 : 129-148. <https://doi.org/10.4074/S0336150017011097>.

Schnapp, Jeffrey. 2011. « Knowledge Design ». *Herrenhausen Lectures*, Hanovre : Volkswagenstiftung. http://jeffreyschnapp.com/wp-content/uploads/2011/06/HH_lectures_Schnapp_01.pdf.

Treleani, Matteo. 2014. *Mémoires audiovisuelles : les archives en ligne ont-elles un sens ?* Montréal : Presses de l'université de Montréal. <http://www.parcoursnumeriques-pum.ca/memoiresaudiovisuelles>.

Treleani, Matteo. 2016. « Le spectre et l'automate. Deux figures du spectateur ». Dans *D'un écran à l'autre. Les mutations du spectateur*, édité par Gilles Delavaud et Jean Châteauvert. Paris : L'Harmattan.

Vitali-Rosati, Marcello. 2014a. « Digital Paratext. Editorialization and the Very Death of the Author ». Dans *Examining Paratextual Theory and its Applications in Digital Culture*, édité par Nadine Desrochers et Daniel Apollon, 110-127. Hershey : IGI Global. <http://www.igi-global.com/book/examining-paratextual-theory-its-applications/97342>.

Vitali-Rosati, Marcello. 2014b. *Égarements. Amour, mort et identités numériques*. Paris : Hermann. <http://vitalirosati.com/>.

Vitali-Rosati, Marcello. 2016. « What is Editorialization ? » *Sens public*. <http://sens-public.org/article1059.html>.

Wolfe, Cary. 2010. *What Is Posthumanism ?* Minneapolis : University of Minnesota Press.

Wright, Alex. 2014. *Cataloging the World : Paul Otlet and the Birth of the Information Age*. Oxford : Oxford University Press.

Zacklad, Manuel. 2007. « Espace documentaire participatif et gouvernance ». Communication présentée au *47th Congress of the European Regional Science Association* et au *44th Congress of the ASRDLF*, Paris, 29 août-2 septembre. https://archivesic.ccsd.cnrs.-fr/sic_00202423/document.

Zacklad, Manuel. 2012. « Organisation et architecture des connaissances dans un contexte de transmédia documentaire : les enjeux de la pervasivité ». *Études de communication* 39 : 41-63. <https://doi.org/10.4000/edc.4017>.

Zacklad, Manuel. 2019. « Le design de l'information : textualisation, documentarisation, auctorialisation ». *Communication & langages* 199 : 37-62.

Notes

1 Que l'on pense par exemple au travail de Bolter et Grusin (2000).

2 Pour ne citer que quelques travaux français dans ce domaine qui ont un rapport avec l'approche proposée ici, on peut se référer à Jeanneret (2004), Jeanneret et Souchier (2005), Jeanneret (2007), Merzeau (2014), Merzeau (2013), Merzeau (2009), Broudoux, Chartron et Chaudiron (2013), Zacklad (2012), Petit et Bouchardon (2017), Crozat *et al.* (2011), Treleani (2014).

3 C'est la raison pour laquelle Milad Doueïhi préfère parler d'« humanisme numérique » (2011).

4 Pour un historique plus précis, cf. Vitali-Rosati (2016).

5 Ce texte présente les résultats d'une recherche réalisée dans le cadre des activités de la Chaire de recherche du Canada sur les écritures numériques (<http://ecrituresnumeriques.ca>), financée par le CRSH. Le travail sur le concept d'éditorialisation a été notamment réalisé dans le cadre du séminaire international « Écritures numériques et éditorialisation », que je coorganise depuis 2008 avec Nicolas Sauret. La définition du concept d'éditorialisation est le fruit d'une réflexion collective et je suis débiteur d'un large groupe de chercheurs. Je nommerai en particulier Gérard Wormser et le réseau de Sens public, Nicolas Sauret, Yannick Maignien, Louise Merzeau, Michael Sinatra, Anne-Laure Brisac, Carole Dely et Roberto Gac.

6 Dans ce sens, j'appuie complètement la thèse de Le Deuff (2014) selon lequel il faut inscrire ce qu'il appelle les « humanités digitales » dans une tradition qui remonte à bien longtemps avant le fait numérique.

7 Le Deuff (2014) fait commencer cette tradition avec les manicules sur les manuscrits médiévaux – le premier signe graphique d'une pensée de l'indexation. Dans le même sens, je vais commencer par les efforts de catalogage à l'époque hellénistique. Bien évidemment on peut toujours trouver d'autres points de départ, en fonction des éléments et des caractéristiques de continuité que l'on souhaite mettre en relief.

8 *Lettre d'Aristée*, texte grec édité par H. St. J. Thackeray (1914), consulté en ligne <http://www.attalus.org/greek/aristeeas1.html>. Ma traduction française.

9 Cf. Canfora (2015).

10 Cf. *Anthologie palatine*, 4.1, en ligne <http://anthologia.ecrituresnumeriques.ca/entities/2>.

11 C'est l'argument qui permet à Canfora (2015) de refuser l'hypothèse d'un incendie.

12 Manuel Zacklad (2012) utilise cette expression par opposition à l'organisation des connaissances. « Si l'OC renvoie à la dimension du contenu, de l'information, l'architecture des connaissances renvoie elle à la dimension du support, de la physicalité, de la matérialité. »

13 <http://encyclopedie.uchicago.edu/node/88>.

14 À propos du projet de Paul Otlet, cf. Wright (2014).

15 Bourguinat (1998) cité par Melançon (2004, p. 149).

16 Encyclopédie, version en ligne disponible à l'adresse <http://artflsrv02.uchicago.edu/philologic4/encyclopedie/navigate/4/3117/?byte=6504507>.

17 Roberto Gac (2016) a souligné l'existence de ces deux définitions dans un texte publié sur *Sens public*.

18 Pour davantage de précisions concernant la relation entre l'espace numérique et non numérique, voir Daniel Paul O'Donnell (2015).

19 Pour une analyse plus détaillée de ces caractéristiques, cf. Vitali-Rosati (2016).

20 Le concept de performativité a eu un impact théorique important dans les dernières décennies. Depuis le travail d'Austin sur les actes de langage jusqu'à l'application de la performativité au champ des *gender studies*, en passant par les *performance studies* dans le domaine du théâtre, les définitions du concept ont varié en fonction de leur contexte. Pour cette raison, il est presque impossible de donner une définition consensuelle des termes « performance » ou « performativité ». Dans le cadre de cet article, nous pouvons nous limiter à définir la performativité comme l'aspect normatif de chaque action.

21 On pourrait assimiler cette idée à la maxime de Lessig (2006) selon laquelle *code is law*. Mais la performativité dont il est question ici essaie justement de montrer comme le monde est le fruit d'une dynamique complexe dans laquelle cela n'a pas beaucoup de sens de séparer le code d'autres forces en jeu. Le code, comme l'utilisateur, est un après-coup des dynamiques d'éditionnalisation. Il n'existe pas vraiment en tant que tel.

22 Cet aspect a été souligné, par exemple, par Louise Merzeau (2014b). La dimension collective de l'éditionnalisation a aussi été analysée par Roberto Gac dans ses travaux sur l'intertexte (Gac 2012). Mon travail doit beaucoup à Roberto et à nos discussions.

23 Mon ouvrage *Égarements* (Vitali-Rosati 2014b) traite de ce sujet et en particulier de la relation entre autodétermination et hétérodétermination de l'identité.

24 C'est le risque que soulignent nombre de chercheurs, notamment Treleani (2016) ou Morozov (2012).

Auteur

Marcello Vitali-Rosati

Département des littératures de langue française, université de Montréal, Montréal, Canada

Marcello Vitali-Rosati est professeur agrégé au département des littératures de langue française de l'université de Montréal et titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur les écritures numériques. Il développe une réflexion philosophique sur les enjeux des technologies numériques : le concept de virtuel, l'identité numérique, les notions d'auteur et d'autorité, les formes de production, légitimation et circulation du savoir à l'époque du Web, et la théorie de l'éditionnalisation – dont il est l'un des contributeurs les plus actifs.
marcello.vitali.rosati@umontreal.ca

Droits d'auteur



Les contenus de la revue *Humanités numériques* sont mis à disposition selon les termes de la [Licence Creative Commons Attribution 4.0 International](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/).